Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

57 | 2018

Libido sciendi

Geneviève PICHE, Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises,

Tangi Villerbu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/6203>

DOI : 10.4000/rh19.6203

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 26 décembre 2018

Pagination : 209-211

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Tangi Villerbu, « Geneviève PICHE, Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises, », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 57 | 2018, mis en ligne le 26 décembre 2018, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6203> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.6203>

Ce document a été généré automatiquement le 21 janvier 2022.

Tous droits réservés

Geneviève PICHÉ, Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises,

Tangi Villerbu

RÉFÉRENCE

Geneviève PICHÉ, Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Des Amériques », 2018, 284 p., 24 €.

- 1 Il faut saluer la parution d'un ouvrage qui permet d'accéder en français à de beaux débats sur la Jeune République étatsunienne. Dans cette version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 2015, Geneviève Piché traite du catholicisme chez les esclaves africains-américains entre 1803 et 1845 à la Nouvelle-Orléans et dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, en inscrivant sa démarche dans un dialogue historiographique constant. Elle veut éclairer avant tout l'histoire de l'esclavage mais ce faisant, bien sûr, participer aussi au renouvellement de l'histoire du catholicisme nord-américain. Les deux premiers chapitres permettent de tracer le décor des deux études de cas en utilisant les nombreux travaux existants en les complétant par des sources qui permettent l'analyse de données quantitatives qui font souvent défaut chez les historiens étatsuniens. La ville de La Nouvelle-Orléans, dont les spécificités sont bien connues – une forte proportion de Noirs libres, beaucoup de femmes chez les esclaves, une possibilité de marges d'autonomie et d'anonymat accrue – est ainsi mise en regard de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, terre de plantations, monde masculin du rude travail du sucre et du coton.

- 2 Le reste du livre peut se diviser en deux blocs : aux deux chapitres sur l'Église, appuyés sur des sources littéraires (la correspondance des prêtres) répondent deux derniers chapitres qui tentent de percevoir l'attitude des esclaves en usant de sources sérielles, les seules disponibles pour ce faire, à savoir les registres paroissiaux. Geneviève Piché fait un usage abondant des fonds de l'archevêché de la Nouvelle-Orléans conservés sur place et à l'Université Notre Dame, comme des fonds de l'œuvre de la Propagation de la foi consultés dans cette dernière également – il faut noter toutefois que les fonds originaux en question ont été reclassés depuis leur reproduction sur microfilms et sont disponibles à Lyon dans d'excellentes conditions. Elle montre bien que les prêtres louisianais ont du mal à gérer leurs paroisses, comme les évêques successifs leur diocèse, du fait à la fois de la pénurie de personnel, de la concurrence protestante, ou de l'adaptation difficile parfois d'un clergé européen aux réalités étatsuniennes. La démonstration est bien tenue mais aurait gagné encore en clarté sans menues confusions entre les diocèses de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis (mais le personnel navigue sans cesse entre les deux) et en tenant compte de deux éléments contextuels supplémentaires qui font de cette histoire une histoire profondément atlantique. D'abord par un élargissement du regard à l'échelle continentale pour comprendre les éventuelles spécificités de cette Église louisianaise très ancrée dans le Sud – il y a des travaux récents sur le catholicisme dans la Jeune République qu'il eût été utile de mobiliser ; ensuite en ne se contentant pas de citer les nombreuses lettres de missionnaires français mais en interrogeant les itinéraires individuels et collectifs de ces prêtres, qui les menaient aux réactions adoptées en Louisiane. Cela aurait pu passer par l'exploration de fonds français (le clergé louisianais est issu de filières lyonnaises et auvergnates, très minoritairement bretonnes) comme étatsuniens quand la formation finale du clergé est assurée notamment par les lazaristes dans leurs séminaires missourien et louisianais.
- 3 Il n'empêche : le résultat est riche du fait d'une lecture précise des sources et de l'historiographie. Un seul exemple : Geneviève Piché utilise un extrait d'une lettre du père Michel Portier (issu de la filière lyonnaise, il quitte la France en 1817 avec Mgr Dubourg) datée de 1820 pour discuter de l'organisation de l'évangélisation des esclaves puisque Portier dit avoir créé un groupe de catéchistes de couleur (p. 150). L'auteure discute alors l'usage qu'ont fait avant elle Emily Clark et Virginia Gould de la même source mais en y voyant une sorte de congrégation féminine¹, ce que Piché considère à juste titre comme non prouvé. On pourrait ajouter – et l'auteure aurait pu également, en mettant à jour sa bibliographie – que Christine Alice Croxall a récemment traité du même texte et conclu que la surinterprétation de Clark et Gould vient sans doute de l'usage exclusif d'une traduction anglaise de la lettre de Portier : l'usage des genres dans la version originale interdit de conclure à des rôles particulièrement féminins². Cela peut sembler un détail insignifiant mais est en réalité au cœur de la problématique de l'ouvrage : les femmes sont-elles des passeuses privilégiées du catholicisme chez les esclaves ?
- 4 La question rebondit dans les chapitres consacrés à l'étude des registres paroissiaux. Par échantillonnage, ce sont 30 000 individus qui sont traités : les baptêmes, enterrements, comme les mariages et parrainages qui du fait de leur fonction de création de réseaux de parentés sont traités à part, dévoilent un monde catholique esclave qui d'après Geneviève Piché est majoritairement créole, culturellement plutôt homogène et dominé par les femmes, maitresses de la transmission de la foi et de la

pratique dans un contexte où, l'auteure l'a bien analysé, l'Église n'a aucune difficulté avec l'institution servile mais tente de l'aménager selon ses propres règles en priorisant l'ordre familial. Le chapitre sur les réseaux de parenté permet de mettre en exergue l'extrême variété des situations ; des mariages ont lieu entre esclaves et Noirs libres ; les esclaves baptisés peuvent avoir comme parrains et marraines d'autres esclaves, des Noirs libres, leurs maîtres ou des membres de la famille de leurs maîtres, ou même les prêtres eux-mêmes. G. Piché en déduit que le catholicisme a permis de « fai[re] fi, d'une certaine manière, des barrières sociales, raciales et mêmes sexuelles » qu'imposent la condition servile et le contexte louisianais, de même qu'il a donc mené à une forme de prise de pouvoir féminin. Elle va jusqu'à évoquer « une certaine liberté » des pratiques religieuses (p. 248). L'interprétation, qui a le mérite de pousser à la discussion, est peut-être quelque peu forcée. Sans autre source que les registres paroissiaux, elle demeure fragile – il manquera de toutes façons la parole même des esclaves – et des comparaisons auraient permis peut-être de la relativiser : avec les Antilles françaises scrutées par Vincent Cousseau dont les travaux sont absents de la bibliographie alors qu'y sont représentés des ouvrages sur les Antilles britanniques³ ; en reprenant les acquis récents de l'historiographie du parrainage impulsée notamment par Vincent Gourdon⁴ ; et enfin en comparant avec des situations exactement parallèles où certains historiens américains ont vu sans doute un peu vite un quasi exclusivisme féminin dans la transmission du catholicisme (chez les familles métissées des Grands Lacs, par exemple⁵). Tout ceci pour dire que la lecture de l'ouvrage de Geneviève Piché est, on le voit, particulièrement stimulante.

NOTES

1. Emily Clark, Virginia M. Gould, « The Feminine Face of Afro-catholicism in New Orleans, 1727-1852 », *The William and Mary Quarterly*, vol. 59, 3^e série, 2002, p. 409-448.
2. Christine Alice Croxall, *Holy Waters: Religious Contests and Commitments in the Mississippi River Valley, 1780-1830*, Ph.D, University of Delaware, 2016, p. 345.
3. Vincent Cousseau, *Prendre nom aux Antilles. Individus et appartenances (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, éditions du CTHS, 2013.
4. Une synthèse dans Vincent Gourdon, « Le renouveau de l'histoire du parrainage aux époques moderne et contemporaine en France », *Obradoiro de Historia Moderna*, n° 24, 2015, p. 23-48.
5. Deux exemples : Susan Sleeper-Smith, « Women, Kin, and Catholicism: New Perspectives on the Fur Trade », *Journal of the Early Republic*, vol. 47, printemps 2000, p. 423-452 ; Lucy Eldersveld Murphy, « Public Mothers: Native Americans and Métis Women as Creole Mediators in the Nineteenth-Century Midwest », *Journal of Women's history*, hiver 2003, p. 142-166.